

—J'ai, mademoiselle, un grand service à vous demander.

—Lequel, monsieur ?

J'avais longtemps auparavant prévu cette question, mais lorsqu'il fallut répondre je me sentis défaillir de honte.

Pourtant, l'âme angoissée, la gorge serrée, j'articulai péniblement cet effroyable aveu :

—Je ne sais ni lire ni écrire.

—Vous plaisantez ! s'écria-t-elle étonnée ; à votre âge !

—Non, murmurai-je en baissant la tête.

—Pauvre garçon ! soupira-t-elle en me faisant signe de m'asseoir auprès d'elle.

Jamais confession ne fut plus humiliante, mais aussi jamais confesseur ne fut plus indulgent. Lorsque j'eus fini, ma voisine resta un moment silencieuse, puis gravement :

—Voulez-vous sérieusement vous instruire ?

—Oui, mademoiselle, nulle fatigue ne m'arrêtera. D'abord, j'ai une lettre à écrire.

—Si ce n'est que cela, je suis à votre disposition, je serai votre secrétaire.

—Merci, mademoiselle, merci du fond du cœur, mais j'ai le regret de ne pouvoir accepter votre offre, qui me touche beaucoup, croyez-le bien ; je dois, pour des raisons particulières, écrire cette lettre moi-même.

C'est un secret, alors je n'insiste pas, ré-

pliqua-t-elle avec un fin sourire. A demain la première leçon.

Je fus exact au rendez-vous, comme bien vous le pensez ; et, l'amour aidant, je fis des progrès rapides sous sa bienveillante direction. Ah ! certes, ce ne fut pas sans suer à grosses gouttes ; ma mémoire rebelle s'obstinait à ne pas retenir le nom des lettres ou le son des syllables ; mes gros doigts ne tenaient jamais bien le porte-plume ; souvent, l'alphabet et les modèles d'écriture dansaient une sarabande infernale dans ma pauvre cervelle. Vingt fois, je fus sur le point de tout abandonner, mais un regard jeté à la dérobée sur mon aimable professeur me rendait tout mon courage.

Entre temps, Mlle Louise m'apprit qu'elle était orpheline et que ses brevets constituaient tout son avoir.

Enfin, je sus lire et écrire. Inutile de dire que, plusieurs fois, j'avais eu la tentation de déclarer à ma gracieuse institutrice toute la tendresse de mes sentiments, mais toujours ma grande timidité, augmentée encore par le souvenir de mon inqualifiable bêtise, et surtout la respectueuse estime que Mlle Berthaud m'inspirait avaient arrêté les paroles sur mes lèvres et réfréné mon amoureuse témérité.

Aussi, ce soir là, je m'enfermai dans ma chambre, j'écrivis sur une belle feuille de papier gaufré, fleurie d'un bouquet de roses, après plusieurs essais infructueux, cette lettre éloquente dans sa simplicité :

*Mademoiselle,*

*Je vous aime. Voulez vous être ma femme ?*

Et je signalai avec orgueil :

CYPRIEN MALLET.

Le lendemain, je jetai ma missive à la poste.

A mon retour, la concierge m'en remit une autre. Elle ne contenait qu'un mot et une signature :

*Oui.*

LOUISE BERTHAUD.

Notre mariage eut lieu un mois après.

En sortant de l'église, ma femme me dit tout bas, en fixant sur les miens ses beaux yeux limpides, dans lesquels je pouvais lire sa tendresse et son bonheur :

— Bénie soit l'instruction qui m'a donné un époux si cher à mon cœur !

Je lui répondis avec enthousiasme :

— Béni soit plutôt l'amour qui m'a converti au progrès !



... Elle eut pitié de mon embarras...